

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 13 (1875)
Heft: 42

Artikel: Le faucheur nocturne : (nouvelle vaudoise) : (fin)
Autor: Nessler, F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183390>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Bon po garni lo thoraxe,
C'est dâo thorax' assebin.

Po restâ, me n'ami Pierro,
Bon luron et bon sordâ ;
Po bin supportâ son verro
Et po sè pôai bin mariâ :

Ye s'agit,
Me n'ami,
Dè manteni son thoraxe
Contrè la granta sâiti.

Mâ po cein, min dâ piquietta,
Dè bismarc et dè bliesson !
Tot cein râpè la gardietta
Atant què lo Sonderbond.

Dâi coco
Coumeint no
Dussont bâirè dâo thoraxe.
Apportâ-z'ein demi-pot !

C. C. D.

En Allemagne, les dames commencent à porter sur les épaules des brides absolument comme nos officiers fédéraux. Comme cette mode trouvera probablement aussi accès en Suisse, nous proposerons de joindre l'utile à l'agréable et de désigner par les brides l'état civil de nos dames. Cela pourrait se faire à peu près de la manière suivante : brides de sous-lieutenant pour les demoiselles à marier ; brides de premier lieutenant pour la fiancée ; brides de capitaine pour la femme mariée ; brides de major pour la mère de trois enfants ; brides de lieutenant-colonel pour la mère de six enfants ; brides de colonel pour la grand'mère.

On lit dans la *Feuille d'avis de La Vallée* :

« M^{me} Pitthan, de Nyon, sera à la foire du Sentier, dans son local habituel, la remise de la pompe, avec un bel assortiment de chaussures en tous genres ; cirage 1^{re} qualité.

Plus un beau choix de livres religieux à prix avantageux. »

Un paysan voyageait en chemin de fer en compagnie d'un étranger. Tout à coup les regards de ce dernier sont attirés par la grande construction de Cery.

— Qu'est-ce que cela, demanda-t-il ?

— C'est l'Asile des aliénés.

— Vraiment, mais c'est bien grand pour un petit pays. Il y a donc considérablement de fous ici.

— Oh voilà, répond le paysan avec un malin sourire, on y en met quelques uns pour faire croire que les autres ne le sont pas.

Théâtre de Lausanne. — Quand la question du théâtre revient, avec elle reviennent aussi

l'hiver et ses longues soirées, qui appellent des distractions. Nous avons tout lieu de croire que, sous ce rapport, nous serons favorisés par la saison théâtrale qui s'ouvrira le 24 courant sous la direction de M. Vaslin, qui s'est acquitté précédemment de sa tâche ingrate et difficile avec beaucoup de tact et de persévérance.

M. Vaslin connaît Lausanne ; il sait parfaitement ce qu'il nous faut ; il sait écouter les conseils et tenir compte des exigences de notre population si hétérogène en fait de goûts, de tendances et d'habitudes. Il va nous arriver avec une troupe à la composition de laquelle il a donné tous ses soins, et d'après les renseignements de bonne source qui nous sont parvenus, nous croyons pouvoir compter sur la réussite des créations dramatiques qui vont nous être offertes.

Nous ne dirons rien encore sur les divers sujets qui composent la troupe de M. Vaslin, et pour les juger, nous n'imiterons point nos voisins les Genevois, qui, dès un premier début, donnent essor à d'impitoyables critiques, empêchant ainsi les appréciations saines et réfléchies de se faire jour et paralysant souvent les meilleures dispositions d'artistes surpris et mal jugés dès leur arrivée sur une scène nouvelle pour eux, et en face d'un public avec lequel ils doivent nécessairement faire connaissance.

Nous attendrons donc une, deux, trois représentations même, avant de nous prononcer sur ce point, nous bornant pour aujourd'hui à souhaiter à M. Vaslin les meilleurs succès.

LE FAUCHEUR NOCTURNE

(NOUVELLE VAUDOISE)

(Fin.)

— Voici, reprit le paysan, ce que j'ai entendu raconter à mon grand-père, qui le tient lui-même de mon aïeul. Mais je crains que mon histoire ne finisse par vous paraître bien absurde. C'est ordinairement le jugement qu'on en porte. Aussi, c'est presque malgré moi que je vous la raconte. Je ne sais que trop bien que les gens de la ville ne croient plus à ces sortes de choses-là.

— Soyez tranquille, mon brave homme, je me garderai bien de vous payer ma reconnaissance de cette monnaie-là. Je suis à la recherche des légendes du Pays de Vaud, et votre histoire enrichira mon recueil.

— Vous faites donc comme le vieux père Bridel, dont nous aimons tant à lire les jolies historiottes, qu'il raconte dans son conservateur, ah ! c'était un bien brave homme celui-là, il aimait tant à s'entretenir avec nous !

— Vous l'avez deviné ; mais ne me faites pas attendre plus longtemps, et commencez votre récit.

— Eh bien je commence. Du temps du major Davel, que les membres du conseil de Lausanne ont si honteusement trahi, cette maison délaissée qui vous intrigue tant, appartenait à un riche paysan, qui l'habitait avec son unique enfant, une jeune fille, aussi belle, aussi gentille et douce que son père était dur, grognon et peu aimable. Le vieux *Rappaz*, passait pour l'homme le plus riche à deux lieues à la ronde. Tous les champs que vous voyez là, le verger et les prés plus bas lui appartenaient, et outre cela, il avait encore un bois d'environ vingt poses à côté de la forêt de la ville, que notre com-

mune a acheté de ses héritiers. C'est à cette époque aussi qu'un seigneur français est devenu le propriétaire du domaine.

Rappaz n'était nullement aimé au village ; on détestait en lui, non seulement l'âpreté hautaine qu'il mettait dans tous ses rapports avec ses voisins, mais encore son avarice sordide et la dureté avec laquelle il traitait les gens qui travaillaient pour lui. Personne ne voulait plus entrer à son service. Il trouva cependant un valet qui réussit à gagner ses bonnes grâces, au grand étonnement de tous les gens du village.

Marc, c'était ainsi que s'appelait ce nouveau valet, était un véritable modèle de jeune homme. Intelligent, actif, laborieux, toujours alerte et dispos, il s'était fait un devoir de ne jamais contredire son maître et de supporter sans réplique tous ses emportements. Marie, sa fille, savait bien pourquoi Marc était si gentil, poli, et si plein d'égard pour son père. Les deux jeunes gens s'aimaient. La conduite de Marc lui avait été dictée par sa bien-aimée, et chacune de ses actions dépendait de ses regards.

C'était déjà la troisième année que Marc se trouvait au service de Rappaz ; il avait vingt-quatre ans et Marie en comptait dix-neuf, lorsqu'un beau jour, c'était au temps de la fenaison, Marc demandait avec tant d'instance à son amie de lui permettre de la demander en mariage, ce qu'elle lui accorda. Elle l'avait fait parce que quelques jours auparavant son père, dans un accès de bonne humeur, lui avait dit : « Ah ! si Marc avait de la fortune, je n'aurais pas de la répugnance à le prendre pour gendre ».

Le soir de ce même jour, avant de se coucher, Marc fit sa confidence, et Rappaz lui dit d'un ton goguenard : « C'est un grand honneur que tu veux me faire, mon garçon, j'accepte tes propositions, à la condition que tu me prouve ton amour pour ma fille par quelque chose d'extraordinaire. Tiens, voici mon verger, il y a tout juste trois poses, si tu es en état de me le faucher dans une seule journée, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, je te donnerai Marie. »

— Vous y engagez-vous sérieusement, lui demanda Marc avec une anxiété fiévreuse.

— Oui, mon garçon, mais je pense que tu ne seras pas si fou de croire que tu pourrais achever cet ouvrage tout seul, lors même que tu aurais quelqu'un pour aiguïser tes faux, ce que je t'accorderai par dessus le marché.

En disant cela, le vieux Rappaz alla se coucher, tout en riant, laissant le pauvre Marc seul dans la chambre. Marie, qui avait entendu les paroles de son père de la chambre voisine, vint en toute hâte féliciter Marc et l'encourager à entreprendre un ouvrage qui devait couronner leur amour. « Je serai à tes côtés mon bien-aimé, je t'apporterai à boire, et avec l'aide de Dieu, tu sortiras vainqueur de cette épreuve difficile. »

— En voyant Marie si pleine d'espérance et si disposée à s'associer à son œuvre, Marc se crut assez fort pour l'entreprendre. Il promit à Marie de commencer le lendemain à la pointe du jour le travail dont dépendait le bonheur de sa vie. Il se rendit à la grange, prépara trois faux pour le lendemain, et à minuit, alla se coucher pour trouver quelques forces dans le sommeil. Mais il ne put dormir. Des rêves de bonheur le tenaient éveillé sur sa couche. A trois heures du matin il se leva, se rendit au verger et ne tarda pas à être suivi par Marie.

— Que faut-il maintenant vous raconter ! dit le paysan. Regardez vous-même cet immense verger. Croyez-vous que le faucheur le plus intrépide de nos jours soit en état de faucher l'herbe de la première récolte dans l'espace d'environ vingt heures ? Quand à moi du moins je ne voudrais pas m'y engager.

— Cependant, ce pauvre Marc qui n'avait pour aide qu'une jeune fille, ne le soutenant que par ses regards et ses paroles, vint à bout de son épreuve difficile. Bien souvent sans doute, les bras lui tombaient de lassitude, toute sa figure, tous ses membres ruisselaient de sueur. Marie prenait son mouchoir pour l'essuyer, et l'embrassait, dès qu'elle voyait que Marc allait perdre courage. Le vieux Rappaz ne disait rien, il calculait seulement combien le travail de Marc lui rapporterait, puisqu'il n'était pas obligé de payer ce travail.

Au moment où les arbres du verger jetaient sur les fauchées leur ombres fantastiques, Marc presque épuisé ; un regard d'amour de sa belle fiancée le fortifia tellement, qu'au moment où le soleil se couchait, le pauvre garçon, d'un dernier effort, jeta loin sa faux : il avait terminé son ouvrage, il était vainqueur ! Marie s'élança dans ses bras avec des cris de joie.

A ce moment le père Rappaz arriva, et d'un ton courroucé il cria de loin : « Ah ça, Marc, crois-tu que je suis fou ? As-tu pris au sérieux ce que je t'ai dit en plaisantant. Viens boire un coup, cela te fera passer tes idées de mariage ! »

Il aurait pu se dispenser de blesser le cœur de Marc par ces paroles déloyales et cruelles. Le pauvre garçon avait déjà cessé de vivre. Son cœur s'était brisé par la transition de l'anxiété la plus vive à la joie la plus extravagante.

Il tomba sur la terre, et Marie se jeta sur son corps inanimé avec des cris de désespoir si déchirants que le vieux Rappaz lui-même se sentit défaillir.

— Console-toi, ma chère enfant, dit-il, c'est un jugement de Dieu, viens dans mes bras, je chercherai à te faire oublier ta perte.

Marie n'entendit pas les paroles pleines de repentir de son père. Elle se releva folle, Elle resta trois jours dans cet état, et n'en sortit que pour prononcer ces dernières paroles : « Enterrez-moi dans le tombeau de mon bien-aimé ! »

Rappaz ne survécut pas longtemps à sa fille ; avec lui s'éteignit toute la famille ; sa fortune passa à des collatéraux.

Ce récit du paysan avait fait une telle impression sur moi que je restai quelques moments comme si j'étais foudroyé. Ensuite je lui disais : C'est donc le pauvre Marc qu'on entend foucher dans ce verger pendant la nuit ? »

— Oh que non, me répondit mon narrateur ; le pauvre garçon a trouvé sans doute son repos éternel. Le faucheur nocturne, c'est le vieux Rappaz, qui fauchera ce pré et tous les lieux où se commettent des crimes jusqu'au jour du jugement dernier.

F. NESSLER.

PENSÉES

Orgueil, orgueil, c'est toi qui nous fais commettre la plupart de nos fautes et qui nous empêche de les réparer.

Les plus belles pages de l'histoire d'un peuple sont celles qui nous le montrent dominé par le sentiment de ses devoirs.

La plupart des hommes voient les choses comme les voit un myope sans le secours de ses lunettes.

L. MONNET.

PAPETERIE L. MONNET

Rue Pépinet, Lausanne

Couleurs et pinceaux de *Winsor et Newton*, pour l'aquarelle ; boîtes en tôle pour les dits : blanc (chinese white), de *Newman's* en tubes et en flacons. — Papiers tintés et blocs. **Assortiment complet de fournitures de bureaux.** Stéréoscopes, albums de vues suisses. **Cartes célestes**, avec horizon mobile. Jumelles de touristes et de théâtre d'excellente qualité.

Au même magasin, à vendre, faute de place, un **cabinet de lecture**, de 1800 à 2000 volumes.